

CATHY BONIDAN

VICTOR
KESSLER
N'A PAS
TOUT
DIT



Éditions
de La Martinière

Victor Kessler n'a pas tout dit

Du même auteur

Le Parfum de l'hellébore
Éditions de La Martinière, 2017
Points, 2019

Chambre 128
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

CATHY BONIDAN

Victor Kessler
n'a pas tout dit

Éditions
de La Martinière

ISBN : 978-2-7324-9440-1

La citation de Paul Auster est tirée de Cité de verre.
Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Furlan
© Actes Sud, 1987

© 2020 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs.*

Lamartine, *Le Tombeau d'une mère*

La tranquillité est un don du ciel. Il ne faut pas croire qu'elle va de soi.

Je n'aurais pas imaginé, à vingt ans, que je regretterais un jour les ruelles de mon village, le paysage monotone des forêts dans la brume et la répétition inlassable des jours sans aspérités. Je pense à tout ce qu'on a écrit sur moi depuis le début de cette histoire. Les journalistes se sont régales. C'est leur métier. Mais jamais, non jamais, je n'ai lu un résumé limpide des événements.

L'exercice est périlleux, car les faits sont troublés par le filtre des souvenirs. Les sentiments eux aussi ont pollué le terrain. Au fil des interrogatoires, les visages d'autrefois ont revêtu un masque que je dois leur ôter pour retrouver l'innocence des premiers jours. Quand personne ne s'intéressait à la couleur d'une voiture, à la fraîcheur de l'eau, au rire de Céline.

Je dois oublier les remords et la souffrance pour me rappeler le jeune homme que j'étais alors. Me revoir, si

jeune et si confiant, anonyme et pourtant certain qu'un destin extraordinaire m'attendait.

J'avais raison. En quelque sorte.

PARTIE I

Dimanche 3 décembre 2017

Le supermarché tremble sous les pas des clients. La tête dans les préparatifs des fêtes de Noël, le consommateur est du genre pressé. Dans la galerie marchande, une femme blonde avance à contre-courant. Son cou long et obstiné brave le flot des clients, mais chaque mouvement est hésitant et ressemble à une excuse. Impossible de distinguer la couleur des yeux qu'elle garde baissés sur ses notes. Comme toutes les personnes que l'on croise dans la vraie vie, elle est insipide. Si on la catapultait dans un feuilleton télévisé diffusé à l'heure du dîner, elle serait maquillée, habillée avec des vêtements colorés qui relèveraient son teint pâle. Alors elle serait belle, sans doute, et les téléspectateurs envieraient son aisance et sa simplicité. Mais, sous l'éclairage cru des néons qui accentuent ses cernes, l'enfant qu'elle était transparaît en filigrane. Une petite fille

sage, en apparence attentive, épaules rentrées pour limiter la place qu'elle occupe au troisième rang de la classe.

Pour l'instant, sa poitrine se soulève à un rythme trop rapide tandis qu'elle relit avec application les différents points du questionnaire :

- Caractéristiques du consommateur : niveau social, sexe, âge
- Motifs de fréquentation : proximité, prix, équipements de la galerie
- Rythmes de fréquentation
- Pratiques du consommateur : chariots pleins ou courses d'appoint (moins de 10 articles), seul ou en famille
- Utilisation des divers équipements de la galerie : coiffeur, Photomaton, café...
- Circulation dans le magasin : liste définie ou promenade aléatoire
- Appréciation globale des consommateurs notée de 1 à 10

En quatre ans, elle a compris le principe. Elle pourrait rédiger les conclusions sans sortir de chez elle, sans agresser les clients un dimanche matin à la porte de leur hypermarché.

« L'enquête montre une diversité des publics usagers fréquentant le supermarché, avec des attentes différentes en matière de consommation.

L'ouverture des grandes surfaces le dimanche génère... »

– Bertie, bouge-toi, s'il te plaît ! À vue d'œil, t'en as pas dix et on va pas y passer la journée...

Bertille hoche la tête pour répondre à Flore, sa collègue, qui a déjà rejoint de nouveaux clients. À la manière d'un joueur ayant perdu son pavois, elle se dirige sans espoir vers un couple armé d'un Caddie.

– Excusez-moi, c'est pour un sondage...

– Vous avez pas mieux à faire le dimanche matin que d'emmerder les gens ? Vous savez que c'est le week-end et qu'on aimerait se détendre ?

– Je comprends, je suis désolée...

Elle les regarde s'éloigner et jouer des coudes pour se fondre dans leur lieu de détente, fait mine de cocher une feuille à l'intention de Flore et Lucas qui la surveillent toujours du coin de l'œil. Elle préfère les sondages par téléphone. Pas de vis-à-vis, pas de contact physique. Elle s'avance vers les caisses « moins de dix articles ».

L'homme range ses marchandises. Il est âgé, probablement retraité. Elle se demande ce qu'il fait à une caisse rapide. Seuls les gens pressés choisissent les machines. Les autres, ceux qui n'ont plus d'utilité sociale, préfèrent avoir affaire à une caissière. Ils épient les mots des clients précédents en préparant la phrase qu'ils lâcheront à leur tour en remplissant leur chèque ou en tapant leur code. C'est l'unique

occasion qu'ils auront d'entendre leur propre voix, de s'assurer qu'elle existe encore. Ensuite, ces quelques mots les accompagneront jusqu'au soir. Ils repenseront à ce qu'a dit la femme brune à ses enfants ou à son mari, ils imagineront sa vie et se replongeront dans leurs propres souvenirs.

Malgré des gestes ralentis, le vieux maîtrise la présentation du code-barres. Il attrape l'article, le fait tourner dans sa main tel un prestidigitateur à l'entraînement et le glisse sous le rayon bleuté. Le bip retentit et le visage ridé se tourne alors vers elle. Elle l'a déjà croisé, tout à l'heure, à l'entrée du magasin. Elle n'a pas osé l'interviewer tant son esprit semblait lointain, à mille lieues du temple de la consommation où l'ont porté ses pas. Machinalement, elle remarque la bouteille de soda, le sachet contenant deux fruits, des pommes semble-t-il, un papier du rayon charcuterie, du jambon ou du pâté, et une baguette de pain qu'il s'applique à plier en deux pour refermer soigneusement son cabas. Sa démarche est lente, mesurée, et son dos voûté à force de regarder où poser ses pieds.

– Monsieur, excusez-moi de vous importuner, mais je réalise une enquête...

Le visage se relève, brusquement, l'air inquiet.

– Je souhaiterais vous interroger...

Des heures plus tard, du fond de son lit, Bertille se remémorerait chaque seconde de la scène. Les yeux exorbités de l'homme, son visage déjà ridé qui s'était ratatiné comme si le passage des années avait été filmé en accéléré pour vanter l'urgence d'une crème anti-âge, l'absence de bouche, lèvres avalées sous l'effet de la panique, et enfin les jambes qui avaient lâché, au ralenti, pendant que le regard clair du vieillard agrippait le sien pour retenir la chute. Durant ce temps infini, Bertille n'avait pas esquissé un seul geste, paralysée par la surprise plus que par la peur et attendant sottement que l'homme fût à terre pour s'agenouiller à ses côtés. Lorsqu'elle raconterait l'événement au bureau, elle insisterait sur le temps qui s'était écoulé avant l'arrivée des autres personnes : les clients du magasin, ses deux collègues et, enfin, les pompiers qui l'avaient poussée sans ménagement pour prendre les choses en main, leur efficacité accentuant son inutilité, son

incapacité à aider l'homme qui venait de faire un malaise à cause d'elle.

Car, même si personne ne l'avait remarqué, elle était responsable. En questionnant le vieux, elle avait induit une réaction qui allait peut-être le tuer si ce n'était déjà fait. Pendant un instant, elle avait songé à s'écarter du corps et du matériel de réanimation, à partir avec ses deux collègues, comme s'ils n'étaient que les trois spectateurs innocents du vertige d'un client fatigué. Au cours des mois qui suivraient, elle se demanderait souvent pourquoi elle était restée.

Pendant plusieurs minutes, les secouristes s'étaient activés autour du corps inerte, lui parlant sans cesse pour expliquer chacun de leurs gestes alors que l'homme semblait déjà mort. Puis l'un d'eux avait aboyé des ordres et tous s'étaient relevés, dans un ballet parfaitement orchestré. Bertille avait alors aperçu les yeux clairs. Elle avait été surprise de ne plus y lire la panique qui, cette fois, aurait été justifiée.

La suite resterait à jamais floue dans ses souvenirs. Par le récit que lui en ferait Flore plus tard, elle apprendrait qu'elle avait ramassé le cabas de l'homme et qu'elle avait suivi les pompiers, ses sondages à la main, insistant sans raison pour accompagner le vieil homme à l'hôpital. Là-bas, elle avait attendu. Longtemps. Assise sur un siège qui lui permettait d'observer la circulation dans le hall. Une

infirmière était venue prendre le nom du patient. Elle n'en savait rien. Puis la lumière naturelle s'était assoupie révélant que la pendule de la salle d'attente n'était pas à l'heure. Le passage à l'horaire d'hiver n'était toujours pas effectif pour les familles des patients, qui attendaient donc dans un espace-temps décalé.

Les vitres avaient noirci et un médecin était venu lui annoncer que l'homme était tiré d'affaire.

– Vous pouvez le voir cinq minutes si vous le souhaitez.

– Non, non... Je ne veux pas le déranger, vous savez, je ne le connais pas. J'étais juste présente quand il est tombé.

– Il dit qu'il n'y a personne à prévenir. Apparemment, il vit seul. C'est gentil à vous de l'avoir accompagné.

– J'ai son sac de courses. Je ne sais pas...

– S'il y a des produits alimentaires, on ne peut pas le garder à l'hôpital. Vous allez devoir le prendre. Laissez votre numéro à l'accueil et on vous prévient de son jour de sortie. Vous pourrez toujours lui rapporter ce qui sera encore consommable.

Le jeune médecin avait jeté un œil dubitatif sur le cabas décoloré. Puis il avait rejoint les internes qui discutaient au fond du couloir.

Ce n'est que plus tard, le lendemain peut-être, que Bertille réaliserait qu'elle n'avait pas demandé

l'identité de l'homme. En notant son numéro de téléphone, la femme à l'accueil l'avait félicitée pour son comportement citoyen. Ça l'avait déstabilisée. Elle aurait voulu lui expliquer qu'elle n'avait rien fait qui ne fût motivé par son implication, mais elle s'était tue car il était évident que son interlocutrice aurait nié sa responsabilité. Elle aurait parlé de hasard, de vieillesse aussi, comme si ce mot justifiait à lui seul la panique que Bertille avait lue dans le regard délavé.



Le lundi, ses collègues apprécièrent cette histoire qui donnait un peu de piquant à une énième enquête sur l'ouverture des grandes surfaces le dimanche. En plaisantant, Flore suggéra de revendiquer une prime de risque. Bien sûr, Bertille sourit. Elle n'osa pas révéler qu'elle avait gardé le cabas et laissé ses coordonnées, les seules désormais associées au patient anonyme de la chambre 128 d'un hôpital de banlieue parisienne.

Jusqu'au mardi, le sac resta dans l'entrée de son appartement. Le jambon avait trouvé une place dans son frigo. La baguette pliée en deux avait fini à la poubelle.

L'hôpital tenta de la joindre le mercredi matin, alors qu'elle était déjà en ligne. Elle refusa l'appel,

Un récit épistolaire
aux personnages
incroyablement attachants.



Déjà traduit dans 7 pays

DISPONIBLE EN POCHE

POINTS

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2020. N° 145326 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE